

LA MYSTIQUE DES « S. I. »

DE L.-C. DE SAINT-MARTIN

L'école mystique fondée par Louis-Claude de Saint-Martin, comme celle à laquelle il se rattacha en quittant les Elus Cohen, si elle continua à propager l'enseignement général de Martinez de Pasqually, en répudia néanmoins les « Opérations » magiques. Saint-Martin estimait que ce genre de pratiques pouvait être dangereux pour l'équilibre mental des adeptes, et susceptibles de les amener à errer en matière religieuse. Il nous apparaît donc utile de définir cette « voie intérieure » qu'il préconisa en place de la voie théurgique, et qui n'est autre que la simple ascèse mystique de l'Occident chrétien, connu en Orient sous le nom de « Bhakti-Yoga » ou yoga dévotionnel et d'adoration.

**

Nul organisme ne peut être pour son possesseur, le canal de la Vérité totale. Nous sommes presque toujours infirme ou malade de quelque façon, et, précisément, une de ces infirmités possibles devient un auxiliaire des facultés supérieures de l'âme. En effet, le tempérament psychopathe possède l'émotionalité, qui est le sine qua non de la perception morale. Il possède l'intensité, cette tendance si essentielle à la vigueur morale pratique ; il possède l'amour de la métaphysique et du mysticisme, qui pousse notre intérêt au delà de la surface du monde sensible. Il n'est donc pas étonnant dès lors que ce tempérament, apparemment regrettable pour le matérialiste ordinaire, soit très propre à nous introduire en des « régions spirituelles » de l'univers, ou en des recoins fermés des vérités religieuses, que le système nerveux de l'homme ordinaire, ignorant ou hostile, n'est pas à même d'atteindre. En effet, s'il existe une « inspiration » venant du royaume d'en-haut, il est probable que le tempérament nerveux émotionnel constitue l'élément capital de la réceptivité qu'elle exige.

Ces remarques préliminaires sont d'ailleurs utiles pour toutes les manifestations de l'Invisible, et également pour les phénomènes dits d'union mystique, où l'âme se prétend communément en communication directe avec Dieu.

En contrepartie, il est bien évident que les risques d'illusions et d'erreurs y sont multipliés, eu égard à la sécurité apparente qu'offre le rationalisme scientifique. Et toutes les ressources de la psychologie, les connaissances acquises sur le composé humain, sur le processus nerveux de nos opérations intellectuelles, sur les anomalies, les étrangetés qu'elles peuvent présenter, tout cela n'est pas de trop pour écarter le plus possible les jugements trop hâtifs...

**

L'Homme reconnaît implicitement la possibilité d'une inspiration télépathique d'ordre extrahumain. Et le travail intérieur de l'artiste lui apparaît souvent, en son jaillissement spontané, comme le résultat d'une activité étrangère à sa conscience personnelle.

Sans doute, faut-il être excessivement bien trempé, et sûr de ses antécédents héréditaires, au point de vue mental, si on ne veut pas voir sa raison ne plus revenir, à la suite d'une envolée, et s'ébranler par des dialogues troublants, avec l'Invisible. Il est du devoir de tout propagateur de ces connaissances spéciales, de signaler le péril inhérent aux expériences psychiques, et surtout aux opérations de Magie cérémonielle. Ces opérations sont en effet des périodes de contact avec des Forces occultes, lesquelles ne s'avoisinent pas sans certains dangers.

Aussi faut-il n'envisager toute entrée en relation avec une Entité métaphysique, intérieure ou extérieure, qu'avec la plus extrême prudence. Et en ces risques, l'école de Saint-Martin fait courir des dangers aussi certains que celle de Martinez de Pasqually, pour être de conséquence moins brutale.

Nous nous devons de signaler ces choses.

**

Il faut avant tout écarter de la pratique de la « voie intérieure », les sens vagues ou insignifiants de la Mystique, les sens : péjoratifs, (de piété mièvre ou sentimentale), le sens, — un peu trop généreux —, de la vie mystique, (désignant simplement la vie chrétienne intérieure, la vie spirituelle d'union avec Dieu par l'amour) ; le sens restreint aux faits mystiques extraordinaires, ou de communication plus manifeste, pour la conscience, avec l'Invisible, et, plus spécialement (écartant les visions et révélations, les locutions ou auditions, qui ne sont que des

faits secondaires, accessoires, sans lien immédiat avec l'union avec Dieu), il faut s'arrêter au sens précis et étroit de la *contemplation*, où l'âme se sent et se dit unie à Dieu, dans et par l'Amour, mais de telle sorte que ces explosions du divin au sein de la conscience du mystique, lui paraissent manifestes, évidentes, et soient incontestablement génératrices d'une connaissance transcendante accrue, voire d'une certaine révélation métaphysique encore ignorée de l'Homme.

Il faut donc envisager également comment cette expérience mystique se rattache à l'activité dite « subconsciente », et si celle-ci l'explique, partiellement ou en totalité. Précisons que le mot de subconscient est employé pour désigner des phénomènes qui semblent dirigés par une activité psychique intelligente, tout en échappant à la conscience personnelle du sujet, et qui, émergent parfois dans cette conscience personnelle, semblant appartenir à une personnalité étrangère.



Les faits d'union mystique nettement caractérisés, sont parfois appelés phénomènes de *contemplation parfaite*, lorsque la suspension des réactions naturelles est complète, ceci par opposition aux phénomènes de *contemplation imparfaite*, où l'état mystique n'est pas encore assez accentué pour absorber toute l'âme, et chasser toute distraction, étrangère à l'objet principal.

La *contemplation parfaite* comprend trois états : l'union simple, l'union extatique, l'union transformante. Avant ces états supérieurs de l'âme, nettement caractérisés, l'état mystique se manifeste déjà dans l'âme par des recueils surnaturels, et l'*instinctive oraison* du mystique, dite « de quiétude ».

Il est d'ailleurs bon de remarquer que la défaillance extérieure des sens est accessoire dans l'état mystique, puisque, dans le stade supérieur de l'union transformante, ces circonstances ne se reproduisent plus, d'ordinaire, et nous nous trouvons alors en présence d'un sujet qui jouit, (il l'affirme du moins) de sa contemplation intérieure, alors que toutes ses facultés demeurent libres et le laissent vaquer à ses occupations actives.

Dans le déroulement de l'état mystique, on observe les stades suivants.

L'âme se sent peu à peu envahie par une personnalité étrangère, qui s'impose à son attention et à son amour. Elle est pareille au disciple venu pour entendre un maître fameux. Une attente sympathique prépare sa venue, et une meilleure intelligence de l'exposé de sa doctrine | Le maître paraît alors, ceux qui l'aiment, parmi l'assistance, le comprennent mieux, et lui-même se révèle mieux encore à eux. Peu à peu, l'esprit du dis-

ciple est pénétré par cette personnalité qui l'envahit, jusqu'à oublier les contingences et les nécessités extérieures. Suspendu aux lèvres du maître, il se laisse absorber par l'admiration, la vénération, l'amour même, pour celui qui le retient ainsi, sous le « charme » (au sens occulte du mot...).

Appliquons alors ces faits aux états mystiques de l'être, tels qu'ils apparaissent à la conscience, et nous aurons une idée de la « joie intérieure » générée par lesdits états.

Les faits, ainsi analysés, posent donc trois problèmes au rationaliste qui s'y attaque.

D'abord, celui de leur origine passive, puisqu'ils surgissent devant la conscience personnelle, comme un acte vital, mais reçu et subi, plutôt que produit et causé.

Ensuite, celui de leur mécanisme psychologique, dont on devra décomposer l'aspect affectif ou cognitif, *montrer qu'il n'est point morbide*, expliquer sa valeur, sa noblesse, et la transcendance (affirmée par les sujets) *d'une connaissance sans images*, si on prend leurs assertions à la lettre, pure et idéale compréhension.

La psychologie accorde d'ailleurs pleinement au mystique le fait (assuré par lui), que cette force interne qui le dirige n'est point sa volonté consciente ; que cette intelligence, qui ordonne sa vie, n'est pas son intelligence réfléchie. Ses états, dès lors, sont bien la manifestation d'une puissance étrangère à sa conscience supérieure, et la réalisation progressive en lui d'un *dieu intérieur*, qui s'empare de lui, le pénètre, le transforme... Mais ce dieu, ce n'est qu'un dieu *intérieur*, c'est le Ydam tantrique le « divin en lui ». Il est encore de la nature et de l'activité psychologique. Ce qui *dépasse* la conscience ordinaire, ce sont les *forces subconscientes*, qui peuvent prendre figure divine, au sens religieux du mot, lorsqu'elles unissent à la fois la *fécondité créatrice* et la *richesse morale*, la conformité à une quelconque tradition religieuse extérieure...

Il reste à prouver que ces phénomènes de subconscience servent de véhicules à l'action vraiment extérieure d'un Dieu transcendant.

*
**

Que le phénomène mystique revête l'aspect de l'émotivité affective n'est pas étonnant en soi. En effet, la vie affective constitue le fond même de notre être. C'est ce terrain particulièrement important, sur lequel se réalisent nos désirs, nos tendances, notre caractère, sur lequel s'édifient nos sentiments, nos intellections qui en dépendent, notre vie pleinement consciente, (qui ne nous la révèle d'ailleurs qu'imparfaitement). Concluons, par cette prépondérance même de ce fond affectif, prédominant à

tout autre instinct, que l'affectivité mystique est une manifestation supérieure de l'élan vital instinctif, dont la rêverie anagogique est le premier symptôme.

**

A vrai dire, le mystique ne peut fournir au critique rationaliste aucune preuve évidente qu'il s'agit bien d'un Dieu transcendant. Le mystique affirme en effet par intuition, dans une vision, ou plutôt une connaissance intellectuelle sans images, cet Être présent qu'il nomme Dieu, et cela par un mode de connaître qui dépasse toute tentative d'explication en mode humain.

Tenter de l'expliquer aboutit d'ailleurs à une impasse. Le mystique traduisant ses sensations intellectuelles cognitives est alors dans l'obligation d'user de termes absolument impropres à sa tentative de définition. D'où la mièvrerie, le sentimentalisme désuet, et aussi les équivoques rappels freudiens, qu'on relève chez la plupart d'entre eux.

Faisons là malgré tout une distinction pour le mystique relevant d'une école ésotérique, chez qui l'appétit de connaissance domine souvent l'appétit d'amour. Chez le mystique chrétien, c'est ce dernier facteur qui domine toujours.

Mais si nous voulons bien faire confiance à quelques-uns d'entre eux et admettre la connaissance mystique sans exiger de démonstration (et ces démonstrations « scientifiques » sont souvent plus illusoire que le fait mis en doute...), nous aurons néanmoins quelques détails précieux.

« La contemplation mystique, nous dit saint Jean-de-la-Croix, est si simple, si spirituelle, si générale, que l'intelligence la reçoit sans être enveloppée dans aucune espèce d'image ou de représentation capable d'être reçue par les sens. » (1)

« Lorsque le Dieu Très Haut vient rendre visite à l'âme, celle-ci reçoit quelquefois la faveur de le voir. Elle le voit alors en elle-même, sans aucune forme corporelle, mais plus clairement qu'un homme mortel n'en voit un autre. Les yeux de l'âme éprouvent alors une plénitude spirituelle dont je ne puis rien dire, parce que les paroles et l'imagination sont impuissantes à l'exprimer... » nous dit sainte Angèle de Foligno. (2)

« L'âme connaît Dieu dans le fond d'elle-même, et elle le voit pour ainsi dire plus nettement qu'elle ne voit la lumière matérielle avec les yeux du corps. Ni les sens, ni l'imagination n'ont

(1) *La Nuit de l'Âme.*

la moindre part à cette vision. Tout se passe dans la cime de l'esprit... ». Voilà la conclusion d'un autre mystique, Alvarez de Paz. (1).

« Comment peut-il se faire que l'âme ait vu, entendu, qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, puisque durant cette union elle ne voit ni n'entend ? Je réponds qu'elle ne le voit pas *alors*, mais qu'elle le voit clairement plus tard, après qu'elle est revenue elle-même. Et elle sait, non point par une vision, mais par une certitude qui lui reste, et que Dieu seul peut lui donner... », nous dit Sainte Thérèse d'Avila.

Conçoit-on alors ce que l'étude patiente, les connaissances ésotériques atteintes, la formation philosophique primitive, peuvent offrir au mystique selon Saint-Martin, quant aux moyens de *traductions* en un mode d'appréciation plus concret ? Lorsqu'il est redevenu lui-même, ainsi que le précise Sainte Thérèse d'Avila, c'est tout un domaine métaphysique, auparavant obscur pour lui, que cette « grâce » spéciale lui permet d'illuminer ! Et si l'état supérieur atteint au cours de cette union avec le divin est le même pour tous les mystiques, il n'en est pas moins vrai que pour notre « illuminé », il peut en rester quelque rayon, quelque étincelle durable, un tison, rougeoyant sans doute, mais qui lui facilitent pourtant la réédition future de cet état.

L'un comme l'autre ont été l'objet du même phénomène intérieur. Mais à la façon de deux auditeurs d'un même concerto, dont l'un n'aurait pas la mémoire auditive, alors que l'autre la posséderait. Et ce dernier peut alors, imparfaitement sans doute, mais en partie, écouter en lui-même autant de fois qu'il le veut, ledit concerto...

« L'âme, nous dit saint Jean-de-la-Croix, paraît parfois être plus Dieu qu'elle n'est âme... ». Pour Saint-Martin, « l'Homme est une pensée de Dieu... ». Expressions identiques quant au fond, et quant à leur commun rapport avec le mécanisme de la haute-mystique.



De cette brève étude sur les états supérieurs de l'âme, et l'accès possible qu'ils réservent dans les inaccessibles « régions spirituelles » interdites à l'homme ordinaire, retenons simplement que l'école mystique et les enseignements propagés par Louis-Claude de Saint-Martin ont merveilleusement complété l'école théurgique et doctrinale pure, qu'avait fondée Martinez de Pasqually. Toutes deux se complètent. Et si nous pouvions admettre que l'Homme puisse ou doive se désintéresser de son

(1) *Lettre, I.*

semblable, toutes deux constitueraient l'école idéale pour ce qu'on est convenu de dénommer l'Initiation. Mais il n'en est pas ainsi. L'enseignement traditionnel est formel : l'Homme n'est qu'un maillon d'une chaîne qui englobe l'Humanité tout entière. Cellule constitutive d'un Etre général, il se doit autant à lui-même qu'aux autres. Et c'est pourquoi l'Ordre des Elus Cohen, dès sa formation, fut issu d'une préalable école philosophique, constituée par les trois grades de la Maçonnerie dite de Saint-Jean, ou Maçonnerie Bleue ! Dans l'esprit du Maître, il en devait être ainsi. C'est pourquoi un autre disciple se crût dans le devoir d'en assurer la réalisation et la continuité. Nous le verrons plus tard.



Touchant la doctrine propre de Saint-Martin, nous pouvons déduire ce qui suit de ses nombreuses lettres à des correspondants, amis ou membres de sa « Société ».



A vrai dire du reste, il ne se dégagea jamais de sa formation première, aux côtés de son maître Martinez de Pasqually. Les manifestations théurgiques, attestées par lui-même, furent trop catégoriques pour ne pas dominer ses propres rêveries anagogiques et les teinter au gré de leurs propres natures. Et voici, à cet égard, ce que nous pouvons lire dans sa lettre du 11 juillet 1796, plus de six ans après avoir démissionné de tous les Ordres, Franc-Maçonnerie, Elus-Cohen, etc...

« Notre première école, (celle de Bordeaux), a des choses précieuses. Je suis même tenté de croire que M. de Pasqually, dont vous me parlez, et qui, puisqu'il faut vous le dire, était notre Maître, avait la « Clé active » de tout ce que notre cher Boehme expose dans ses théories, mais qu'il ne nous croyait pas en état de porter encore ces hautes vérités. Il avait aussi des points que notre ami, ou n'avait pas connu, ou n'avait pas voulu montrer, tels que la Résipiscence de l'Etre pervers, à laquelle le Premier Homme aurait été chargé de travailler, idée qui me paraît encore digne du Plan Universel, mais sur laquelle cependant je n'ai encore aucune démonstration positive, exceptée par l'intelligence. »

« Quant à la Sophia et au Roi du Monde, il (don Martinez) ne nous a rien dévoilé sur cela, et nous a laissé dans les notions ordinaires de Marie et du Démon !... Mais je n'assurerais pas, pour cela, qu'il n'en eut pas la connaissance, et je suis bien persuadé que nous aurions fini par y arriver, si nous l'avions

faire en somme que la haute Mystique soit à même de diriger, de contrôler et de commenter, les manifestations tangibles obtenues par la Théurgie des Réaux-Croix.

**

Ce contrôle de la Mystique sur la vulgaire Théurgie, il en sent tout l'intérêt, et le définit fort bien :

« Ceux qui se plaisent dans l'état où l'âme est tombée, dit-il, et qui ne savent pas le chemin de la Sphère Supérieure, — à laquelle nous appartenons de droit primitif —, acceptent l'empire des Intelligences astrales, et se mettent en rapport avec elles. C'est la grande aberration de ceux qui pratiquent la Magie, la Théurgie, la Nécromancie, et le Magnétisme artificiel. Tout n'est pas erreur en ces pratiques, mais il faut se défier de tout. Car tout se passe en une « région » où le Bien et le Mal sont confondus et mêlés. »

Cependant, notre mystique n'entend pas faire une part trop prépondérante à la Théurgie, et encore bien moins à celle qu'il condamne dans la précédente lettre, la *théurgie païenne*, se bornant à des manifestations divines, par pur intérêt matériel. Et dans une autre lettre, datée de 1797, il nous dit encore ceci, précisant mieux sa pensée :

« Ces sortes de clartés (issues de la pratique des rites de la haute Théurgie), doivent appartenir à ceux qui sont appelés directement à en faire usage, par l'ordre de Dieu et pour la manifestation de sa gloire. Et quand ils y sont appelés de cette manière, il n'y a pas à s'inquiéter de leur instruction, car ils reçoivent alors, sans aucune obscurité, mille fois plus de notions, et des notions mille fois plus sûres, que celles qu'un simple amateur comme moi pourroit leur donner sur toutes ces bases.

« En vouloir parler à d'autres, et surtout au Public, c'est vouloir en pure perte stimuler une vaine curiosité et travailler, plutôt pour la gloire de l'écrivain que pour l'utilité du lecteur. Or, si j'ai eu des torts de ce genre en mes anciens écrits, j'en aurois davantage si je voulois persister à marcher sur ce même pied. Ainsi, mes nouveaux écrits parleront beaucoup de cette « initiation centrale » qui, par notre *union* avec Dieu, peut nous apprendre tout ce que nous devons savoir et fort peu de l'anatomie descriptive de ces points délicats sur lesquels vous désiriez que je portasse ma vue.

« Sur le moyen de la plus prompte union de notre volonté avec Dieu, je vous dirai que cette union est une œuvre qui ne peut se faire que par la ferme et constante résolution de ceux qui la désirent; qu'il n'y a d'autre moyen que l'usage persévérant d'une volonté pure nourrie par les œuvres, et la pratique

de toutes les vertus, engrossées par la prière, pour que la grâce divine vienne aider notre faiblesse et nous amener au terme de notre Régénération.

« Sur cet article, vous voyez que ce que je pourrai dire au Public, n'aurait sûrement pas plus de crédit que n'en a la parole divine !...

« Sur l'union du Modèle à la Copie, je vous dirai que, dans les Opérations spirituelles de tout genre, cet effet doit vous paraître naturel et possible, puisque les Images ayant des rapports avec leurs Modèles, doivent toujours tendre à s'en approcher. C'est par cette Voie que marchent toutes les Opérations théurgiques, où s'emploient les Noms des Esprits, leurs Signes, leurs Caractères, toutes choses qui peuvent être données par eux, peuvent avoir des rapports entre eux, etc...

(On voit par là que Saint-Martin ne condamne nullement la Théurgie en général, qu'il a bien au contraire la sienne propre, et qu'il ne condamne en fait, que ce que l'on confond trop souvent avec et qui n'est, en fait, que la Magie ordinaire, baptisée pour la forme, la « Haute Magie !... »).

« Quant à votre question sur l'aspect de la Lumière, ou Flamme élémentaire, pour obtenir les vertus qui lui servent de Modèle, vous devez voir qu'elle rentre absolument dans la Théurgie, surtout dans le théurgique qui emploie la Nature élémentaire, et, comme telle, je la crois inutile et étrangère à notre véritable théurgisme, où il ne faut pas d'autre flamme que celle de notre désir, d'autre lumière que celle de notre pureté.

« Cela n'interdit pas néanmoins les connaissances très profondes, que vous pouvez puiser dans Boehme, sur le Feu et ses correspondances ! Il y a là de quoi vous payer de vos spéculations... »

A ce titre, Claude de Saint-Martin est un *Cabaliste*. Non point à la façon de beaucoup de cabalistes, qui se contentent de lire et de relire de vains livres. Il va plus loin qu'eux. Il allie l'ascétisme matériel (régime alimentaire, etc...) à l'ascétisme intellectuel (choix des lectures, nature des méditations), et le tout le met à même de préparer un milieu d'une pureté suffisante pour qu'un jour, l'*Esprit* (qui souffle où il veut, dit l'Évangile) ne manque pas de s'y arrêter. Et la seule part active (son théurgisme) qu'il apporte à tout cela, c'est la Connaissance, qui le met à même de connaître les « oraisons », les « noms divins » (lesquels il étudia énormément) les plus propres à faciliter ou hâter cette Grâce, visiteuse des Sages, la *Shekina* divine, la *Sophia* gnostique.

Sur ce rapide inventaire de son arsenal mystique, les profanes sont toujours rapidement passés. Et pourtant ! Saint-Mar-

tin n'innove rien... Lisons attentivement les Cabalistes hébreux ou chrétiens. Et nous constaterons que les méditations spirituelles sur des éléments (tels le « Schéma » cabalistique, les Sephiroth, etc...), se sont toujours accompagnées de corollaires en rapport avec le régime et le genre de vie, l'ambiance du Cabaliste, le temps propice aux divines Oraisons, et la connaissance, traditionnelle et sacrée, des Noms Divins, des « Mots de Pouvoir », par laquelle l'Homme se souvient d'avoir été, *en un autre monde, le reflet du VERBE Divin.*

LA « VOIE INTERIEURE »

DE CLAUDE DE SAINT-MARTIN

Le « sens du divin » s'exprime surtout par l'émotivité religieuse et par le moyen des rites, cérémonies, sacrifices qui en découlent. Il revêt son expression la plus haute dans la Prière. « Les saints hommes de Dieu, nous dit la tradition kabalistique, lorsqu'ils veulent cheminer sur les Trente-deux Sentiers de la Sagesse, commencent par méditer sur les versets sacrés, et s'y préparent préalablement par le moyen de saintes oraisons ». Mais la Prière, comme le « sens du sacré », qu'elle exprime, est de toute évidence un phénomène spirituel. Et, comme le note judicieusement le Dr Carrel, le Monde Spirituel se trouve hors d'atteinte de nos techniques expérimentales modernes. Comment donc acquérir une connaissance positive de la Prière ? Le domaine scientifique comprend, heureusement, la totalité de l'observable. Et ce domaine peut, par l'intermédiaire de la Physiologie, s'étendre jusqu'aux manifestations du Spirituel. C'est donc par l'observation systématique de l'homme en train de prier, que nous apprendrons en quoi consiste le phénomène de la Prière, la technique de sa production, et ses effets. (1)

En fait, la Prière représente l'effort de l'Homme pour *communier* avec toute entité incorporelle ou métaphysique : ancêtres, guides, saints, archétypes, dieux, etc... ou avec la Cause Première, sommet de la pyramide précédente. Loin de consister en une vaine et monotone récitation de formules, la véritable Prière représente un « état mystique » pour l'homme, un état où la conscience de celui-ci s'aborde en l'Absolu. Cet état, il n'est pas de nature intellectuelle. Aussi, reste-t-il inaccessible, autant qu'incompréhensible, au philosophe et au savant. Pour prier, il faut faire l'effort de se tendre vers la Divinité. « Pense à Dieu plus souvent que tu ne respires... » nous dit Epictète. Et de très courtes invocations mentales peuvent maintenir

(1) A. Carrel : La Prière.

l'homme en la « présence » de Dieu. Il est d'ailleurs un autre aspect de la Prière, c'est son rôle « constructif », jouant en des « régions spirituelles » qui demeurent inconnues ou inexplo- rées. « Or et Labor », dit la vieille devise hermétique, « pries et travailles ». Et l'adage populaire ajoute : « Travailler, c'est prier ». Concluons que peut-être aussi, dans le même ordre d'idées, prier équivaut à travailler. Tout dépend de ce qu'on sous-entend derrière ce mot. Peut-être l'homme qui prie se cons- truit-il, en un autre monde, cette « forme glorieuse », ce « corps de lumière », dont parlent les manichéens, et qui est sa « Jérusa- lem Céleste », à lui, sa propre « Cité Divine », son « Temple Intérieur » ?...

Dès lors, on peut admettre que l'homme qui ne prie pas, ne tisse point sa propre immortalité, et qu'il se prive d'un précieux trésor. En ce cas, chacun de nous trouvera, « outre-mort », ce qu'il aura, en sa vie terrestre, espéré y rencontrer. L'athée s'en va dans le Néant, et le croyant dans une autre Vie. (1)

Psychologiquement, le « sens du divin » paraît être une impulsion venue du plus profond de notre nature, une activité fondamentale, et qu'on constate aussi bien chez le primitif que chez le civilisé. Et ses variations sont liées à diverses autres activités fondamentales : sens moral, sens esthétique, volonté personnelle, notamment. L'inverse aussi est vrai. Et, comme le fait observer le Dr Carrel, l'histoire montre que la perte du sens moral et du sens du sacré, dans la majorité des éléments cons- titutifs d'une nation, amène sa déchéance et son asservissement rapide aux peuples voisins, ayant conservé, quant à eux, ce qu'il a perdu par sa faute, bien souvent. La Grèce, Rome, etc... en sont d'illustres exemples.

D'autre part, l'homme est un composé de tissus et de liquides organiques, pénétrés d'un élément impondérable, nommé la Conscience. Or, le corps vivant, somme des tissus et des liquides organiques, a son existence propre, liée à un rapport régulier avec l'Univers contingent. N'est-il pas alors permis de supposer que la Conscience, si elle réside en des organes matériels, se prolonge en même temps hors du continuum physique ? Ne nous est-il pas permis de croire que nous sommes plongés dans un « Univers Spirituel » (et par le fait de notre Conscience), uni- vers dont nous ne pouvons davantage nous passer que notre corps de chair ne peut le faire de l'Univers Matériel, dans lequel il puise les éléments de sa conservation : oxygène, hydrogène, azote, carbone, et cela par le jeu des fonctions nutritives et res- piratoires ?

(1) Ce qui ne signifie pas que le second soit mieux partagé que le premier.

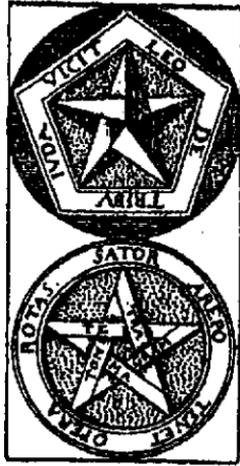
Cet « Univers Spirituel », où notre Conscience puiserait les mêmes principes de sa propre conservation et sa « santé » morale, est-il interdit d'y voir l'ETRE IMMANENT, la Cause Première, que les religions ordinaires dénomment « Dieu » ? Dans l'affirmative, la Prière pourrait dès lors être considérée comme l'agent des relations naturelles entre notre Conscience et son milieu propre, au même titre que respiration et nutrition pour le corps physique.

Il n'est dès lors pas plus honteux, et quoi qu'en dise Nietzsche, de prier que de respirer, de méditer que de manger ou de boire. Prier est alors l'équivalent d'une activité biologique, dépendant de notre structure, et ce serait une fonction naturelle, normale, de notre esprit. La négliger, ce serait atrophier notre propre « principe », notre âme, en un mot.

Encore convient-il de distinguer en la matière ! Et la récitation de formules niaises, rabâchées sans que l'esprit y ait véritablement part, où les lèvres seules ont une activité réelle, n'est pas prier ! Encore faut-il que l'homme intérieur, celui que Claude de Saint-Martin nomme l'« Homme du Désir », soit attentif, et dynamise ce que lèvres et cerveau émettent conjointement.

Joint à l'intuition, au sens moral, au sens esthétique, à l'intelligence, le « sens du divin » donne à la personne humaine son plein épanouissement. Or, il n'est pas douteux que la réussite de la vie demande le développement maximum et intégral de chacune de nos activités physiologiques, intellectuelles, affectives et spirituelles. L'Esprit est à la fois Raison et Sentiment, et nous devons aimer la Beauté et la Connaissance autant que la Beauté Morale, celle de la Forme comme celle de l'Action. En cela, Platon a raison lorsqu'il nous déclare que pour mériter le nom d'homme, il faut avoir « fait un enfant, planté un arbre, écrit un livre ».

Pour Claude de Saint-Martin, si le « Verbe » de l'Absolu se concrétise nécessairement en une nouvelle « hypostase », pénétrant seule le monde contingent, c'est qu'il est possible que le « verbe » de l'Homme réalise, à son tour, pour celui-ci, une possibilité d'accès à « l'Univers Spirituel » lorsqu'il est convenablement aimanté, orienté, par sa Conscience Supérieure.



Médaille talismanique

V

L'ÉCOLE PHILOSOPHIQUE :

Jean-Baptiste Willermoz

JEAN-BAPTISTE WILLERMOZ

ET LES

« CHEVALIERS BIENFAISANTS DE LA CITE SAINTE »

Jean-Baptiste Willermoz, fils de Claude-Catherin Willermoz, marchand mercier, lui-même originaire de Franche-Comté, est né à Lyon, le 10 Juillet 1730. (1)

Il entra en apprentissage dès l'âge de quinze ans, dans une entreprise ayant pour objet tout le commerce des soieries. Dès 1754, à vingt-quatre ans, nous le trouvons installé à son compte, à Lyon. Il ne possède pourtant, au départ, qu'une instruction rudimentaire, ayant quitté le collège de la Trinité à l'âge de douze ans, pour aider son père en son négoce. De famille très catholique, comme l'était également celle de L.-C. de Saint-Martin, il en gardera toute sa vie une empreinte religieuse fort marquée.

Dès 1750 (il a par conséquent vingt ans), nous le trouvons affilié à la loge maçonnique lyonnaise. (Les documents historiques ne nous ont pas permis de retrouver le nom de cette loge). Le fait n'est pas, vu l'époque, fort étonnant. Au xviii^e siècle, les loges maçonniques sont fréquentées par un public composé de gens fort honorables, et qu'ils soient protestants ou catholiques, ce sont alors des croyants sincères ; quand ce sont ce que l'époque nomme des « déistes », ils sont tout aussi religieux. Mais leur mystique s'épanche alors plus volontiers dans le domaine des sciences occultes : hermétisme, alchimie, cabale, etc...

En 1752, nous retrouvons Willermoz « Vénérable » de sa loge, le prédécesseur du jeune maçon, son maître en maçonnerie, ayant quitté Lyon. Lassé du « climat » un peu banal qui règne en cette loge — restée inconnue —, il fonde, l'année suivante (1753) une autre obédience maçonnique qui prend le nom de la « Parfaite Amitié ». Il en est élu Vénérable le jour de la Saint-Jean d'Été, le 24 Juin 1753. La loge est vite florissante. Dix ans

(1) Son nom s'écrivait à l'origine : Vuillermoz.

plus tard, une cinquantaine de soyeux et de bourgeois lyonnais fréquentent ses « Colonnes ». Dès 1756, cette loge fut rattachée à une Mère-Loge : la Grande Loge de France, et la patente de régularisation, datée du 21 Novembre 1756, qu'obtient la « Parfaite Amitié » est le plus ancien document lyonnais de l'histoire maçonnique de la Grande Loge de France.

En 1760, le 4 Mai, les trois Vénérables lyonnais des loges ci-après : l'Amitié (20 membres), la Parfaite Amitié (30 membres), les Vrais Amis (12 membres), décident, d'accord avec la Grande-Loge de France, de créer une Mère-Loge provinciale, chargée de veiller à la bonne marche des loges de la région. J.-B. Willermoz, Jacques Grandon, Jean Paganucci, les trois Vénérables en question, fondent alors la « Grande-Loge des Maîtres-Réguliers de Lyon ». Cette loge fut vite très florissante. Nous la retrouvons le 24 Juin 1760, jour de la Saint-Jean d'Été, installée en ses locaux (rue Saint-Jean...), possédant une cinquantaine d'inscrits. Le nombre des loges maçonniques méridionales affiliées et contrôlées par cet organisme central ne cesse d'ailleurs d'augmenter.

De 1762 à 1763, Willermoz en est le Grand-Maître. Il devient ensuite son Garde des Sceaux et son Archiviste. Mais pour être un organisateur de valeur, il n'en est pas moins le mystique épris de connaissances ésotériques que l'Histoire a retenu. C'est ainsi que nous le voyons douze ans plus tard, en 1772, affirmer en sa lettre au baron Hund : « Depuis ma première admission dans l'Ordre (maçonnique), j'ai toujours été persuadé qu'il renfermait la connaissance d'un but possible et capable de satisfaire l'honnête homme. D'après cette idée, j'ai travaillé sans relâche à le découvrir. Une étude suivie de plus de vingt années, une correspondance particulière fort étendue avec des Frères très instruits, en France et au dehors, le dépôt des Archives de l'Ordre de Lyon, confié à mes soins depuis dix ans, m'en ont bien procuré les moyens. A la faveur desquels, j'ai trouvé nombre de systèmes, tous plus singuliers les uns que les autres. Etc... » (1)

D'ailleurs, l'Allemagne et ses cénacles mystiques, auront toujours une prééminence marquée pour J.-B. Willermoz. C'est ainsi qu'en 1762, nous le voyons en contact avec elle, par l'intermédiaire de Meunier de Précourt, vénérable de la loge « la Vertu », de Metz. C'est ce maçon qui apprit à Willermoz que le Temple, détruit en apparence par la monarchie française et la papauté, avait survécu, et que les Chevaliers Teutoniques en avaient recueilli l'héritage exotérique, alors que les Rose-Croix en faisaient autant pour l'héritage ésotérique. Ce qui est, historiquement parlant, fort sujet à vérifications. Il ne faut pas trop

(1) Ceci semble confirmer le rôle de « catalyseur philosophique », d'agent synchrétique, dévolu à la Franc-Maçonnerie.

s'étonner de cet engouement du catholique pratiquant qu'est J.-B. Willermoz pour les sciences occultes. Son frère, le Docteur Pierre-Jacques Willermoz, épris d'alchimie dès l'âge de dix-neuf ans, fut l'élève et l'ami de Dom Pernetty, ce bénédictin qui est à l'origine des « Illuminés d'Avignon ». C'est pourquoi, en 1763, Jean-Baptiste Willermoz fonde le « Souverain Chapitre des Chevaliers de l'Aigle-Noir, Rose-Croix ». En ce cénacle ésotérique, il ne sera question que d'Hermétisme et d'Alchimie et la Maçonnerie ne colorera que la forme rituelle extérieure.

A vrai dire, le christianisme est toujours l'idée directrice de Willermoz, Mais son catholicisme sent le fagot par bien des points. Et s'il adore le Christ-Dieu, c'est autant comme le Rédempteur de l'Humanité déchue que comme l'Initié par excellence; le « Verbe de Gloire » qu'il évoquera peut-être, plus tard, au sein des aréopages Elus-Cohen; celui que l'antiquité païenne eût nommé sans doute le « Maître des Prodiges » si Appolonius de Thyane ne l'eût détournée...

Car, ne nous illusionnons pas, J.-B. Willermoz n'est nullement un mystique crédule, un naïf, ainsi que telle de ses biographes tend à le faire croire ! Il est plein du bon sens, commercial et lyonnais ! Et c'est pourquoi, condamnant les mirifiques rituelles des Hauts-Grades, il dira plus tard, en 1767, le 22 mai : « Je me soucie très peu de décorations, de grands mots, de grandes clartés, de chiffres, de figures singulières par lesquelles on amuse, dans tout ce qui est connu jusqu'à présent, et qui fait au bout, demander toujours : *cui bono !...* »

Et vient alors le décisif voyage de mai 1767 à Paris. Il y rencontre Bacon de La Chevalerie, substitut de l'Ordre des Elus Cohen, qui lui parle, à mots couverts, de la doctrine et de son vulgarisateur, Don Jaime Martinez de Pasqually... Il ne se jette pas dans l'ordre les yeux fermés, et sa lettre à son frère le 22 mai de la même année, pleine d'un scepticisme expérimenté, le prouve bien. Il entre dans les Elus Cohen le sourire du doute aux lèvres, avec l'indifférence de l'homme qui fait une expérience de plus ! Il est « reçu » par Martinez de Pasqually lui-même, et la cérémonie se passe à Versailles. Or, il faut croire que cette ordination le marquera d'une empreinte extraordinaire, puisqu'il restera fidèle, *toute sa vie*, jusqu'à sa mort, à cette « révélation » !

•••

C'est d'ailleurs à ce contact entre Martinez de Pasqually et Willermoz que nous devons de pénétrer la source originelle des enseignements de celui qui sera, pour tous les Chevaliers Elus Cohens, « le Maître ». En effet, par une lettre adressée à Willermoz le 11 juillet 1770, Dom Martinez de Pasqually nous parle

de ses Maîtres, « dont il n'est que l'interprète... ». De traditions purement verbales, venues du XVIII^e siècle à nos jours par le canal de ses fils spirituels, nous avons pu savoir que le théurge mystique possédait le 3^e degré dans un Ordre, issu de la « Rose + Croix », et qui en comprenait neuf.

A vrai dire, on ne saurait reprocher à Willermoz cette soudaine fièvre mystique, purement apparente. Avant tout, il désire passionnément atteindre aux arcanes suprêmes dissimulés sous la Symbolique de la Franche-Maçonnerie. Et ne se payant pas de mots, en bon soyeux lyonnais, n'étant pas aussi favorisé que ses Frères en matière d'apparitions, de « passes », il doute bientôt et se décourage. Claude de Saint-Martin d'abord, puis les Maîtres de Grainville et Champoléon, tous officiers au Régiment de Foix, le réconfortent alors de toute leur expérience. Mieux doués que lui en matière de réalisations magiques, eux possèdent cette *certitude* en la réalité de l'Au-delà, des Êtres étranges qui y déroulent leurs hallucinantes théories. Et c'est leur lettre du 30 Septembre 1770 :

« Nous tenons, comme vous le voyez, à l'Ordre, et malgré tout ce que nous pourrions reprocher également à Don Martinez. Ce n'est pas que ce soit peut-être personnellement Don Martinez qui nous persuade de « la Chose », c'est « la Chose » elle-même qui nous attache à elle, par l'évidence, la conviction, la certitude que nous en avons... Nous ne pouvons que souhaiter, pour vous, le même bonheur dont nous jouissons. »

La foi des disciples de Martinez de Pasqually retient donc Willermoz au sein de l'Ordre, malgré ses échecs magiques. Des gentilhommes aussi cultivés que Bacon de La Chevalerie, le marquis de Lusignan, le chevalier de Grainville, le marquis Louis-Claude de Saint-Martin, à l'intelligence aussi souple, aussi lumineuse, tous lui assurent la réalité de ces « régions spirituelles » dans lesquelles les Rites théurgiques que leur a enseigné Don Martinez de Pasqually leur ont permis de pénétrer. Bien plus encore, tous *vivent* cette technique spéciale, mi-magique et mi-mystique, et ils ont des preuves éclatantes de son efficacité. Alors devant ces témoignages, J.-B. Willermoz reste...

Notons ces faits. Par la suite, quand Willermoz deviendra le sectateur, acharné et fidèle, de la Doctrine des Elus-Cohens, ils nous apporteront la preuve qu'il a été, à son tour, convaincu de la réalité occulte, et ce par « la Chose » elle-même, Mot mystérieux... Evoquant tour à tour d'autres qui furent employés par les adeptes de l'Ordre, et qui désignaient cependant la même « Présence Occulte », hantant les Réaux-Croix, les inspirant, les guidant *télépathiquement* vers ce combat spiritualiste qui devra être livré, non seulement contre les Arkontes rebelles de l'Au-delà, mais contre le matérialisme sans cesse grandissant de leurs contemporains. Car l'énigmatique présence que Saint-Martin nomme « le Philosophe Inconnu », celui que Willermoz appelle

« l'Agent », tous ces noms désignent encore, et toujours, « la Chose » elle-même !... (1)

Fin 1770, Claude de Saint-Martin quitte l'armée pour se consacrer définitivement à la Mystique. Il devient alors le secrétaire de Martinez et, pour J.-B. Willermoz, tout deviendra alors infiniment plus clair. Doctrine, commentaires, rites théurgiques, seront éclaircis par Saint-Martin au cours d'une correspondance régulière entre les deux hommes.

En 1772, Willermoz apprend, par une lettre de la loge « La Candeur » de Strasbourg, (lettre du 5 Novembre 1772), l'existence d'une Obédience allemande, riche aussi bien par le nombre de ses loges que par la qualité de ses affiliés. C'est la « Stricte Observance Templière », soi-disant fondée par les « Supérieurs Inconnus », aux dires de son Grand-Maître, le Baron Hund. A vrai dire, si ce dernier a appris l'existence réelle de l'Ordre de ce nom, il n'a jamais été en contact avec aucun de ses missionnés ! Et les noms qu'il mettra plus tard en avant pour justifier l'origine de la « Stricte Observance » s'avéreront étrangers auxdits « Supérieurs Inconnus » ! Il n'importe. Ignorant ces faits, Willermoz est conquis ; l'ordre, l'importance, la discipline intérieure, tout parle en faveur de cette nouvelle Maçonnerie. Par lettre du 14 Décembre de la même année, il demande son affiliation à la « S. O. T. ». C'est le Baron Weiler (et non le Grand-Maître lui-même) qui lui répond (lettre du 18 Mars 1773).

Mais notre lyonnais, prudent et averti, ne s'embarque pas en coup de tête au sein de ce nouveau milieu ! Par lettre du 23 Juillet 1773, il pose ses conditions, précisant que ses Frères, les Maçons lyonnais, n'accepteraient rien qui fut contraire aux lois de « leur Religion, ni à leurs devoirs de citoyens et de sujets fidèles du Roi de France ». Enfin ils n'entendent pas être amenés à des versements de trésorerie au profit de la Mère-Loge d'Allemagne, ni se voir contester la libre disposition de leurs finances. Enfin, s'ils acceptent comme supérieurs les dignitaires allemands, ce ne sera qu'en matière des hauts-grades de la « Stricte Observance » ; pour les grades maçonniques courants (« symboliques ») ils entendent conserver le duc de Chartres, ainsi que tous les Français, comme Grand-Maître et Supérieur.

Dans ce temps, la « Stricte Observance Templière » était devenue (1772, saint-Jean d'été, 24 Juin) « Les Loges Ecossaises Réunies », et le Baron Hund, remplacé par le duc Ferdinand de Brunswick comme Grand-Maître. La même année, en septembre, Claude de Saint-Martin vient s'installer chez Willermoz. Depuis trois ans, les deux amis sont en relations épistolaires extrêmement fréquentes. Leur amitié ne deviendra que plus profonde au cours du séjour d'un an que Saint-Martin fera chez Willermoz. C'est là que le livre — signé de Saint-Martin, sous le pseudonyme du « Philosophe Inconnu » — intitulé « Des Erreurs et de la Vérité », verra le jour. S'il est l'œuvre d'ensemble de Saint-

Martin, il est incontestable que Willermoz y a collaboré, ne serait-ce que par une critique intelligente, au fur et à mesure de son élaboration. C'est le libraire Périsset, lui-même « Elu-Cohen », qui en assurera l'édition. Parallèlement nos deux hommes décident d'opérer ensemble pour les cérémonies du Rite. Mais (ainsi que cela est généralement), les Opérations théurgiques effectuées en commun ne donnent pas les résultats habituels. Saint-Martin qui était habituellement plus favorisé que Willermoz n'en retire « qu'un repoussement très marqué en l'ordre spirituel ». Martinez ne leur avait sans doute pas enseigné la nécessité de l'unité, du ternaire, ou du quinaire, pour la pratique de la Haute et Basse-Magie ! Le binaire est, traditionnellement, absolument déconseillé ; les opérateurs doivent toujours être en nombre impair (« Numerus impari gaudet »...).

Quoi qu'il en soit, les résultats, petit à petit, et si médiocres soient-ils, font naître en Willermoz cette certitude (qui ira croissant avec les mois) que la Doctrine de Martinez de Pasqually est le reflet d'une *vérité métaphysique*. Et Willermoz devient donc un Réau-Croix zélé.

Pourtant, il ne perd pas de vue la Franc-Maçonnerie ordinaire. Moins bien doué que les autres pour l'illumination intérieure, la méditation, et plus capable de juger les faits que les idées, il est également convaincu que cette Doctrine ésotérique — justement parce qu'elle est une *vérité*, métaphysique et religieuse —, doit être reflétée par la Franc-Maçonnerie elle-même au même titre que tous les cultes ou toutes les écoles initiatiques, qui n'en sont ainsi que des reflets, déformés, différents par l'époque ou le climat. Et son tempérament actif, organisateur, son amour de la perfection, de l'ordre, de la minutie, lui font rechercher dans la Maçonnerie, telle qu'on la lui a fait connaître, une *adaptation* des enseignements secrets de son Maître Pasqually.

C'est pourquoi il ne varie pas dans ses intentions à l'égard de la « Stricte Observance » ; et entre le 11 et le 13 août, le Baron Weiler, venu spécialement d'Allemagne à Lyon, fonde l'Obédience lyonnaise de la « S. O. T. », ordonne et institue les membres nouveaux que Willermoz a recrutés parmi les maçons ordinaires, puis repart le 7 novembre de la même année, laissant la Loge Ecossaise Rectifiée « La Bienfaisance », voler de ses propres ailes ! C'est pourtant à propos de la Stricte Observance que Willermoz se brouillera (pour la première fois et momentanément d'ailleurs...) avec son ami Claude de Saint-Martin...

A vrai dire, Willermoz a un autre projet, secret celui-là, en tête. Déjà, les Puissances invisibles (qui mènent les Initiés de tous les temps, quoi qu'on en pense...), ont perçu la fin extérieure de l'Ordre des « Chevaliers Elus Cohens de l'Univers », et un nouveau cheminement de la doctrine a été choisi. Dans sa lettre du 12 octobre 1781, plus tard, Willermoz exprime ce dessein que

« la Chose » lui souffle, sans qu'il s'en doute peut-être ! Et au Landgrave de Hesse, il révèle ses intentions d'alors : « J'osai formuler le projet d'être pour elle (la « Stricte Observance Templière ») et du moins en ma patrie, l'un de ses guides, de faire usage pour cela, des « lumières » que j'avais reçues ailleurs, (en l'ordre des Elus Cohens)... »

En effet, ses historiens ont noté que les années où il propage le rite maçonnique allemand de la « Stricte Observance » sont celles où il accomplit le plus fidèlement ses rites de Réau-Croix. Toutes les Opérations prescrites, tant celles des « trois jours » (pour les « lunes montantes »), que quotidiennes (invocations), ou les Grandes Conjurations Equinoxiales, le voient (comme tous ses Frères), au centre des Cercles magiques et des cierges symboliques, le Rituel en mains ! Et c'est là, il le reconnaît, qu'il comprit enfin l'ésotérisme de la Doctrine du Maître, sa réelle portée, matérielle et spirituelle, effective ou occulte. Comme Saint-Martin, consultant — ainsi qu'il le déclara lui-même — et pour toute chose spirituelle importante, soit par la voie intérieure soit par le secours des « passes », l'entité de l'Ordre, le mystérieux « Philosophe Inconnu », Willermoz retire de ses Opérations, mieux que des *preuves*, mais bien des *enseignements* et des *conseils*...

Et c'est indiscutablement dans la fumée des parfums qu'il brûle en l'honneur des Esprits planétaires que nous devons rechercher l'origine de ses projets, de ses intentions, de son activité maçonnique !...

Sans doute, les écrivains anti-maçons et les catholiques ultra militants, qui nous affirment que la Franc-Maçonnerie prend ses consignes et ses mots d'ordre, *de l'autre côté du Voile*, exagèrent-ils !

La nature des préoccupations modernes — essentiellement rationnelles — de ladite Maçonnerie, fera hausser les épaules devant pareilles hypothèses. Mais jadis, en bien des domaines, il est indiscutable que quelque « invisible Présence » a ombré fort souvent les innovations de la Franc-Maçonnerie. Et c'est peut-être à cette rupture entre les « régions spirituelles » et notre monde que nous devons la déspiritualisation de certaines Obédiences maçonniques modernes.

En décembre 1777 arrive à Lyon celui qui fut l'initiateur de Claude de Saint-Martin et de Goëthe à la « Société des Supérieurs Inconnus » : Rodolphe de Saltzman, « Maître des Novices du Directoire de Strasbourg ». Celui-ci servit exactement les desseins de Willermoz !

Issu d'une famille protestante d'Alsace, c'était un homme extrêmement religieux, ayant fait de fortes études théologiques à l'Université de Gœttingue. Comme Willermoz, la nature purement maçonnique de la « Stricte Observance » l'avait vite déçu.

Ne nous étonnons donc pas si nous le retrouvons rapidement Elu Cohen, sous la direction de J.-B. Willermoz. Et on peut affirmer qu'historiquement, c'est Saltzman qui est l'introducteur en Allemagne de la doctrine des Elus Cohens !

La « Stricte Observance » avait dix degrés :

— Apprenti	{ Ecossais Rouge Chevalier de l'Aigle Chevalier Rose-Croix	{ Ecossais Vert Novice (ou <i>socius</i>) Ecuyer Chevalier.
— Compagnon		
— Maître		

Les trois derniers seuls, rappelaient vaguement cette parenté templière que toutes les Obédiences maçonniques recherchaient romantiquement. Ajoutons que, sachant l'inanité de cette filiation directe prétendue, les Francs-Maçons français du XVIII^e siècle en général, ne tenaient nullement à elle. Ne serait-ce que par égard pour la Monarchie nationale qui jadis avait détruit l'Ordre !

Willermoz s'arrête, de concert avec Saltzman, à ajouter une « classe supérieure » aux deux « classes symboliques » de la « Stricte Observance », allant de l'Apprenti au Chevalier Rose-Croix. Cette « classe supérieure » portait le nom de « Profession », et ses deux grades constitutifs ceux de « Chevalier-Profès ». C'était cette « classe » qui devait transmettre la doctrine des Elus Cohens et remplacer celle des Réaux-Croix. Il n'était pas question, pour le moment du moins, des rites de *Théurgie*, dont la continuité était réservée aux Elus Cohen primordiaux et à leur filiation directe.

C'est au « *Convent des Gaules* », qui eut lieu à Lyon, du 25 Novembre au 10 Décembre 1778, que cette réforme fut opérée et que la « Stricte Observance Templière », Province d'Auvergne (soit l'Obéissance Française) devint alors les « *Chevaliers Bien-faisants de la Cité Sainte* » de l'actuel *Rite Ecossais Rectifié*. On y reconnut officiellement trois fêtes d'Ordre : la Saint-Hilaire, la Saint-Jean d'Eté, et le Jour des Morts, pour la commémoration des Frères disparus et des « *Maîtres Passés* ».

Maçonnerie Symbolique :

- Apprenti ;
- Compagnon ;
- Maître ;
- Maître-Ecossais ;

Classe Supérieure ou « Profession » :

- Chevalier Profès ;
- Grand-Profès.

On convint de la définition exotérique de l'Ordre nouveau : la *Bienfaisance* sous toutes ses formes (aide matérielle, pécu-

naire, aux fondations et aux œuvres sociales, aux hôpitaux, aux indigents, aux sinistrés, etc...).

Sa définition ésotérique fut de même nature. Le Bienfaisance, toujours ! Mais l'aide apportée à l'Humanité souffrante était celle que les Elus Cohen offraient par leur Théurgie et leur Mystique. Le Temple détruit qu'il s'agissait de reconstruire, n'était plus celui de Salomon, mais celui de la Jérusalem purement céleste, celle qui véritablement, justifie sa signification hébraïque : « Vision-de-Béatitude ». *Modernes Templiers, c'était à une Cité ou à un Tombeau qui n'était pas de ce Monde, qu'ils montaient une garde désintéressée !* Les Infidèles eux-mêmes avaient changé de « plan », et le Désert hostile s'était mué en ces mystérieuses « régions spirituelles » où sombrent et s'égarent trop fréquemment la fragile raison humaine.

Willermoz, ayant réussi à faire passer dans la rituelie Ecosaise Rectifiée la filiation spirituelle et doctrinale de Martinez de Pasqually, tenta alors d'agir de même, pour le reste des Obédiences qui en dépendaient.

Il se rendit au Grand Convent de Wilhelmsbad, qui s'ouvrit le 14 Juillet 1782. Certains ont voulu voir dans cette date une préfiguration du 14 Juillet 1789 ! La vérité est plus simple. Elle fut choisie parce que située à une « époque » lunaire (N. Lune) immédiatement succédante au Solstice d'Été, à la Saint-Jean-Baptiste, qui le définit liturgiquement.

Willermoz trouva aussitôt un appui précieux dans deux des Frères les plus puissants de l'Ordre : les princes Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse. Mais les Illuminés français trouvèrent aussitôt devant eux des adversaires aussi puissants ! Les « *Illuminés de Bavière* » et leur chef occulte, le fameux Weishaupt. Ces derniers scandalisèrent par leurs doctrines politiques et leur anticléricalisme exagéré les Français, partisans d'une réforme sociale universelle, mais obligatoirement spiritualistes. Plus encore, ils furent blessés en leurs sentiments de chrétiens sincères et de fidèles sujets du Roi de France. La lutte fut âpre et acharnée. Aux « *Illuminés de Bavière* », vint se joindre l'hostilité du marquis François de Chefdebien de Saint-Amand, représentant des « *Philalèthes* » et de Savalette de Lange.

Du Convent de Wilhelmsbad, le marquis de Virieu, (un Elu-Cohen) a rapporté l'impression de « dégoût effrayé que lui avaient causé les intrigues, la conspiration de cette secte, qui prétendait critiquer la religion et fronder les gouvernements ». Pourtant Willermoz et ses amis triomphèrent. Ayant obtenu de présenter au Convent ses projets de réforme et ses nouveaux rituels, il fit accepter le nom de « *Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte* » pour tous les Frères de l'Ordre intérieur, comme cela se pratiquait en France, à Lyon. Désormais, le Rituel Ecos-

sais Rectifié copierait pour la plus grande partie, le Rituel de Lyon, dans lequel Willermoz avait introduit adroitement des allusions préparatoires à la Doctrine de Martinez de Pasqually. Enfin, une Commission spéciale, dont il assumait la direction, fut chargée de rédiger les rituels et instructions des Hauts-Grades du Régime Intérieur, lequel comprendrait, au sommet, les deux grades de la « classe secrète » dite « Profession » pratiquée dans le Régime de Lyon.

L'œuvre réformatrice était en bonne voie quand éclata, comme un coup de tonnerre, la Révolution Française. Elle annihila l'œuvre de Willermoz. Les « Temples », Rectifiés ou Cohens, durent se mettre en sommeil. Les Frères furent dispersés, la terreur, la guerre, tout vint contrecarrer l'œuvre entreprise.

**

Le Système maçonnique des « Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte » ne fut rétabli en France qu'en 1806. Il se réclama presque aussitôt du Grand-Orient, avec lequel la « Stricte Observance » avait jadis eu des traités d'amitié. Quant aux Elus Cohen, bien que leur dernier Grand-Maitre, de Las Cazas, leur ayant fait déposer leurs archives entre les mains des Philalèthes lors de la mise en sommeil officielle de l'Ordre, ils n'avaient pas officiellement repris leurs travaux. Mais, en cette même année, Bacon de La Chevalerie, Substitut du Grand-Maitre pour la « Partie Septentrionale du Monde », siégeait cependant, à ce titre, au Grand Collège des Rites du Grand-Orient de France ! Et il tenta alors, par des instances réitérées, d'obtenir la réorganisation de l'Ordre au sein même du Grand-Orient. Mais l'influence du marquis de Chefdebien, membre du Grand Consistoire en question dût contrecarrer la tentative de Bacon de La Chevalerie, car tout fut refusé. L'esprit, particulier aux Elus Cohens, n'était du reste pas fait pour se développer au sein de la Maçonnerie symbolique, telle que la concevait le Grand-Orient. Les divergences étaient fondamentales.

Le régime des « Chevaliers Bienfaisants » passa alors en Suisse, par le Directoire de Bourgogne, qui transmit ses pouvoirs au Directoire Helvétique. Celui-ci devait devenir l'actuel « Régime Ecossois Rectifié ».

Jean-Baptiste Willermoz mourut à Lyon, le 20 Mai 1824, comme il avait vécu, en spiritualiste et en croyant sincère. Lyon, sa ville natale, lui fut ingrate puisque l'Administration des Hôpitaux de Lyon ne fit pas dire, pour lui, la messe qu'elle avait coutume d'offrir pour l'âme de ses défunts administrateurs. Mais

cependant, à ses funérailles. la foule fut nombreuse. Douze vieillards de la Charité portaient des torches, et dix-huit prêtres officièrent dans l'église Saint-Polycarpe, tendue de noir. La tombe de Willermoz, nous dit Alice Joly, sa biographe, à qui nous empruntons ces détails, est au cimetière de Loyasse. Et l'oubli se fit sur celui qui avait été un grand mystique, sinon par les œuvres, du moins par l'intention et le désintéressement parfait. Il faudra attendre le xx^e siècle et la grande renaissance de l'Occultisme, pour que Willermoz et ses compagnons des luttes spirituelles revinssent, au premier plan, en ces énigmatiques domaines... (1)

(1) En France, l'actuel successeur de Willermoz à la tête du « Régime Ecossais Rectifié », est le Docteur Camille Savoir, « Grand Prieur des Gaules », ancien « Grand-Commandeur » du Grand-Orient de France, une des figures qui honorent et enrichissent la Maçonnerie plus qu'elles ne lui empruntent !